

Villey-Saint-Etienne :

les événements de septembre 1944

Rapport de l'instituteur, secrétaire de mairie du village

Le mardi 29 août, des troupes allemandes -une compagnie de 400 hommes- quittent le village vers 15 heures. Ils ont obligé les cultivateurs à conduire leurs équipements et leurs vivres: réquisition des voitures, des chevaux et des conducteurs.

L'instituteur du village est arrêté sans motif, on ne lui donne aucune explication, il part avec les Allemands; deux habitants de Nancy, qui avaient acheté des mirabelles, ont été arrêtés par les Allemands; l'un d'eux ayant un tract dans son portefeuille, ils sont emmenés également. Ils coucheront, tous les trois, au château de Gondreville et seront transférés, le lendemain, à la caserne Forêt-Curial à Toul et mis en prison, sans manger et sans boire.

L'instituteur s'évadera, au cours de péripéties dramatiques, le jeudi 31 août, vers 17 heures; ses camarades seront délivrés par la police toulouise, quelques minutes après.

D'autres Allemands remplacent la compagnie partie; ce sont des bandits qui, sous la menace, pillent, volent et terrorisent les habitants. Les cultivateurs, revenus de Gondreville sont, à nouveau, mis à contribution et repartent avec leur attelage.

Les Allemands quittent Villey, le jeudi soir 31 août, pour se retirer sur la rive droite de la Moselle, face au village. Dans les jours qui suivront, ils feront de fréquentes incursions dans la localité,

pour chercher à se ravitailler, menaçant de brûler le pays et de fusiller les gens, si on ne cède pas à leur désir.

Le dimanche 3 septembre, une compagnie de F.F.I. de 30 hommes, monte de Toul à Villey-Saint-Etienne; elle est commandée par le lieutenant Veillard et guidée par l'instituteur du village, Monsieur Feidt Robert. Elle se faufile et arrivera au village, sans être aperçue de l'ennemi. Sa mission: observer l'ennemi, se replier si c'est nécessaire, n'engager le combat qu'à la dernière extrémité, attendre et suivre les blindés américains qui devront passer la Moselle au gué d'Aingeray.

Dans ce but, Monsieur Grandclerc, chef de station à la Grande Chaudronnerie Lorraine, bloquant ses appareils de contrôle, fera baisser, par deux fois, l'eau de la Moselle, en amont du barrage, empêchant ainsi, le cas échéant, les "boches" de contrarier un passage de blindés alliés, par un afflux d'eau intempéstit.

Cependant, les Américains ayant changé leur plan, les tanks attendus ne viendront pas, et, le lundi 4 septembre, vers 11 heures, une patrouille allemande, forte d'une douzaine d'hommes, monte au village. Elle en garde immédiatement les issues. Elle affirme que des "terroristes" sont dans le village, elle en indique le nombre exact à un habitant. Obéissant à la consigne reçue, les F.F.I. se sont repliés et cachés dans les vignes et les vergers qui bordent le village.

Des jeunes gens, par crainte de représailles éventuelles, s'enfuient. Des soldats allemands les appellent, deux obéissent à leurs injonctions; ce sont Jean Parisse et André Georges. Deux autres se sauvent, les Allemands tirent, les F.F.I. ripostent; il est 13 heures; une fusillade nourrie crépète. Un F.F.I. est blessé. Le lieutenant ordonne un repli qui paraît peu justifié, puis le combat est engagé.

Les Allemands, chaudement reçus, ont eu deux tués; ils se replient en toute hâte, abandonnant un fusil-mitrailleur et emmenant leurs deux otages. Ils traversent la Moselle à la passerelle de la Grande Chaudronnerie Lorraine; les F.F.I., emmenant leurs blessés, se retirent vers Francheville. L'instituteur et un habitant du village, Monsieur Lacresse, décident, prévoyant un retour en force des Allemands, et pour éviter le pire, d'aller chercher du secours américain à la Côte-en-Haye, bois distant d'environ sept kilomètres. A bicyclette, à travers champs, ils pédalent et sont assez heureux pour revenir, vers 15 heures 30, avec trente soldats américains, commandés par un sous-lieutenant. Leur arrivée au village est acclamée par les habitants.

On prend position, de suite, dans le presbytère qui domine la vallée de la Moselle et, en rampant, on place la mitrailleuse dans la carrière du "Chaufour". Position excellente, qui permettra de balayer efficacement le pont du canal, les bords de la Moselle, la colline du Corot et empêchera toute tentative d'infiltration ennemie du côté de Fontenoy.

Mais les Allemands ne sont pas restés inactifs. Au moulin de Fontenoy, un lieutenant réunit trente soldats, leur fait prêter serment de combattre à Villey jusqu'à la mort et, en se faufilant le long du remblai du canal, le groupe arrive au pont du village. Leur intention est nette, incendier le village et fusiller les hommes qu'ils pourront capturer; pour cela, ils transportent des caisses de grenades incendiaires et des cartouches de cheddite amorcées.

Pour franchir le pont, par mesure de sécurité, ils passent par groupe. Les derniers sont vigoureusement pris à partie par la mitrailleuse américaine qui vient de prendre position. Trois tombent sur le tablier du pont, deux autres vont mourir au bord du canal, un s'affaisse sur le bateau "Clarisse"; plusieurs tombent dans le canal. Hélas, le gros des "boches" s'est infiltré le long du canal et, par le sentier abrupt du "Vivier", il atteint le village par le côté route de Liverdun.

Les "boches" brûlent les maisons les unes après les autres, cette partie du village étant dépourvue de combattants. Cependant, une partie du groupe des F.F.I. arrive en renfort, quinze hommes environ, commandés par les adjudants Vejerlet et Delfis, remarquables de sang-froid. Les Allemands sont surpris; plusieurs sont tués, un lieutenant est blessé à mort. Les Américains poussent jusqu'au château d'eau, c'est là que l'un d'eux trouvera une mort glorieuse. Mais un renfort important arrive aux Allemands, plus de cent soldats commandés par un jeune capitaine. Les grenades pleuvent sur les F.F.I. qui se replient derrière le village; l'un, Scherrer, faute de munitions, et blessé à la jambe, détruit son fusil-mitrailleur et se cache, comme il peut, dans un vieux four. Furieux et poussant des cris de rage, les "boches" continuent leur infiltration, mais par le côté Moselle de la Grand'rue.

Pour les en empêcher, un combat commence dans la Grand'rue où les F.F.I. se sont avancés à nouveau, les balles

sifflent de toutes parts. Malheur au civil qui sort de sa cave, il est massacré impietoyablement par les Allemands. Un vieillard de 82 ans, Monsieur Davrainville, est tué près de sa fenêtre; Monsieur Jacquot Gabé est abattu d'une rafale de mitrailleuse dans son jardin. Monsieur Plongué, sorti un instant sur la rue, reçoit une balle au cou et va mourir dans sa cave. Madame Gabé Eugénie est blessée si grièvement par une grenade, qu'elle succombera le lendemain.

Monsieur Pierson, le maire, veut parcourir le village et se dirige vers l'incendie qui fait rage. Il tombe victime du devoir, blessé grièvement à la tête, le corps percé de balles. Il décèdera, quelques jours plus tard, à l'hôpital Gama de Toul. Les Allemands, pour soutenir leur infanterie, tirent au canon sur le village et le jeune Andrin est grièvement blessé. Vers 20 heures, les Américains se retirent et les F.F.I., trop peu nombreux et dépourvus de munitions, ne pouvant continuer la lutte, les suivent découragés. Ils ne se doutent pas que leur intervention courageuse, au côté des Alliés portera cependant ses fruits.

En effet, les Allemands, décimés dans la fusillade, se retirent au même instant, emmenant leurs morts et leurs blessés vers Aingeray. Ils abandonnent deux fusils-mitrailleurs en parfait état de marche. Des trente Allemands partis du moulin de Fontenoy, il n'en reviendra que huit quand la nuit sera venue. Leur lieutenant meurt à Aingeray dans la nuit, et l'automobile chargée d'explosifs pour faire sauter la station électrique de la Grande Chaudronnerie Lorraine attendra, en vain, que ses occupants aient rempli leur mission. Le village, débarrassé des combattants, sort de ses abris.

On fait le bilan: quinze maisons brûlées, quatre habitants tués sauvagement, deux blessés très graves, quelques blessés légers. On apprendra, le lendemain, qu'un habitant des écarts du village, Monsieur Patureau Justin, est bles-

sé grièvement. Il décèdera le dimanche suivant.

Craignant un retour offensif des Allemands, les habitants évacuent le village; seule une quinzaine de personnes reste.

Pour les combattants, le bilan s'établit, côté allié, par un Américain tué, un blessé, un F.F.I. tué, deux blessés; côté allemand: plus de vingt Allemands tués dont un lieutenant, plus de trente Allemands blessés, trois fusils-mitrailleurs, des fusils et revolvers pris. Les Allemands, sévèrement étrillés, ne passeront plus la Moselle.

Dans les jours qui suivront, des bombardements détruiront, en partie, une soixantaine de maisons; la mairie et l'église, surtout, auront à souffrir du tir des batteries ennemies. Mercredi 6 septembre, vers 16 heures, les Américains prendront position dans le village, empêchant, définitivement, tout retour des Allemands.

Par les soins de l'instituteur, le blessé F.F.I. Scherrer, de Choloy, est conduit à l'hôpital Gama, le mardi 5 septembre. Le jeudi 7 septembre, il y conduira, également, Monsieur Vinot Camille, civil blessé par un bombardement. Le mercredi 6 septembre, on procédera à l'ensevelissement des quatre habitants du village et à leur inhumation provisoire, à proximité du cimetière, dans des fosses séparées. Deux soldats allemands seront enterrés, le même jour.

Le vendredi 8 septembre, le génie américain fait sauter le pont du canal. Pour cause d'insécurité, les Allemands continuant à tirailler, on ne pourra enterrer sept autres soldats allemands que le dimanche 10 septembre.

A signaler que sur tous les soldats enterrés, on a retrouvé des grenades incendiaires; l'un d'eux portait même un petit sac de cartouches de cheddite déjà

amorçées. Les deux jeunes gens emmenés comme otages seront odieusement brutalisés; on les promènera de Fontenoy à Aingeray, puis à Nancy, où ils seront soumis à un interrogatoire. Le soir même, emmenés dans un camion, leurs gardiens, pour s'en défaire, les feront descendre et

les chassant devant eux, leur tireront dans le dos. Jean Parisse, effleuré par une balle au cou, fera le mort; son camarade André George, blessé grièvement, leur jetant tout son mépris dans ces mots: "*bandits, assassins*", sera achevé d'une rafale de mitraillette.

Et voilà, pourquoi, seul rescapé, au contraire de ses infortunés camarades de Velaine, de Sexey-les-Bois et de Villey-le-Sec, le coq du clocher de Villey-Saint-Etienne a continué à dominer orgueilleusement notre pittoresque vallée de la Moselle.

Chronique de l'abbé Manet, curé

En cette belle matinée du 4 septembre, personne ne pouvait prévoir les événements tragiques de l'après-midi (...). Depuis 48 heures, les Allemands n'étaient plus reparus dans le village, cantonnés de l'autre côté de la Moselle, qui constituait la frontière entre le Toulinois libéré et la région de Nancy encore occupée. "*Il y a de la joie dans l'air*" raconte le chroniqueur, une jeep américaine est même venue en reconnaissance le 3 septembre.

En fin de matinée, des Allemands vont traverser la Moselle pour chercher des provisions à Villey. Monsieur Canzi leur servira de "bouclier", face à d'éventuelles attaques de résistants. Une trentaine de FFI, venus de Toul, observent les mouvements de l'ennemi, notamment depuis le presbytère qui domine la vallée de la Moselle. Devant l'arrivée des Allemands, ils quittent le village pour se cacher dans les vergers voisins, comme ils en ont reçu l'ordre.

A la Croix de Francheville, quatre jeunes gens, hésitant à rentrer au village, attirent l'attention d'un soldat allemand qui, croyant avoir affaire à des terroristes, les interpelle, puis tire. A. George et J. Parisse sont arrêtés.

Quelques instants plus tard, une patrouille allemande surprend les FFI, qui ripostent et tuent deux Allemands. Il est à peu près 13 heures. Les Allemands opèrent alors un repli, emmenant avec eux les deux jeunes otages, ils promettent de revenir mettre le feu au village.

Vers 15 heures 30, des Américains, guidés par Monsieur Feidt, FFI et instituteur au village, prennent position dans le village. Dans le même temps, une troupe de nazis, affublés de foulards rouges et armés jusqu'aux dents, longe le canal, en contrebas du village, pour l'investir par "le Fin bout" (l'entrée de Liverdun). Les SS se heurtent aux FFI et aux Américains, derrière la ville. Plusieurs Allemands sont tués, ainsi qu'un soldat US, de New York, et un résistant de Colombey-les-Belles. Les Allemands, fous furieux, incendient quinze maisons du "Fin bout" du village et tuent cinq habitants: Messieurs Devrainville, Jacquot, Plongué, Gabé et Pierson; le maire, qui voulait arrêter les incendiaires, sera grièvement blessé à la tête et aux jambes. Avant de mourir, quelques heures plus tard, il déclarera "*il fallait que je le fasse*".

Selon le témoignage de Monsieur Bruant, le lieutenant SS n'apprendra que tardivement la présence des "tommies" dans le village, ce qui va provoquer le regroupement de l'ennemi au "Fin bout"

et le déclenchement du bombardement depuis le "Caurot". Les Américains, peu nombreux, vont décrocher ainsi que les FFI. Mais la crainte des renforts US, et la blessure de leur lieutenant, vont inciter les Allemands à regagner leurs bases vers Aingeray et Fontenoy; il est environ 20 heures.

Au village, les habitants sont terrés dans les caves. Certains, avertis du départ des Américains, préparent leur fuite vers Francheville, où stationnent les alliés. C'est alors que l'abbé Manet découvre les dégâts occasionnés par les obus allemands sur la charpente de l'église. Sur la route de la liberté, les "gôniches" regardent le triste spectacle des maisons qui brûlent et pensent aux jeunes otages emmenés à Nancy.

A. George et J. Parisse seront fusillés, le deuxième échappant miraculeusement à la mort. Dans leur hâte à se replier, les SS "épargneront" la centrale hydroélectrique qui devait être détruite. Villey était libéré mais à quel prix.

Témoignage de Jean Parisse

Lors de l'avance des Américains, en septembre 1944, les éléments avancés des troupes américaines s'étaient arrêtés, le 4 septembre au matin, grosso modo au delà de la route Toul-Dieu-louard, tandis que les Allemands, à l'est de Villey-Saint-Etienne, s'étaient repliés, depuis la veille, sur la rive droite de la

Moselle. Le 4 septembre dans la matinée, une patrouille allemande, forte d'une trentaine d'hommes, fut signalée franchissant la Moselle et se dirigeant vers Villey-Saint-Etienne.

Un certain nombre de jeunes gens de Villey-Saint-Etienne, dont mon cama-

rade André George et moi-même, décidèrent alors d'aller à la rencontre des Américains. Dans le même temps, un groupe de FFI, venant du Toulinois, arrivait sur la bordure ouest du village. Ne voyant pas les Allemands qui faisaient mouvement pour encercler le village et les croyants repartis, Madame George et ma mère vinrent nous prévenir, alors que nous n'étions qu'à quelques centaines de mètres du pays, que la patrouille avait traversé la Moselle. Nous approchions, George et moi-même, de l'entrée du village (route de Francheville), quand un soldat allemand, dissimulé derrière un arbre, nous coucha en joue et nous fit signe de le suivre. Nous étions, dès lors, prisonniers. Conduits, en premier lieu au PC de la compagnie de ces soldats allemands à Fontenoy, puis à Aingeray, nous étions emmenés, ensuite, à Nancy, au siège central de la Gestapo, boulevard Albert 1^{er}.

Peu après que nous ayons été arrêtés, un échange de coups de feu, entre

le groupe FFI et les soldats allemands, avait causé la perte parmi ces derniers, de quelques hommes. Les Allemands devaient, par la suite, envoyer des renforts et se venger en mettant le feu au pays et engager une lutte sévère avec les troupes américaines arrivées entre-temps.

Au siège de la Gestapo, nous fûmes copieusement battus et rossés de coups de cravache, puis confiés à une troupe chargée d'aller chercher des munitions à Varangéville. Sans doute étaient-ils chargés de nous liquider car, arrivés un peu après Laneuveville, ils nous firent descendre du camion sur lequel nous étions et, les mains toujours liées derrière le dos, nous firent signe de partir en direction du canal.

Nous avons fait une dizaine de mètres que, mû par un pressentiment, je me retournai et m'aperçus que les Allemands nous mettaient en joue. Je fis un léger écart et une balle m'érafla le cou, tandis que George s'écroulait à mon côté.

Je me laissai choir moi-même et ne bougeai plus.

George, dans un dernier sursaut, eut encore la force de traiter ses bourreaux d'"assassins". Ceux-ci s'approchèrent de lui et lui donnèrent le coup de grâce. Sans doute jugèrent-ils que ce coup de grâce n'était plus nécessaire pour moi-même et, après avoir discuté pendant quelques minutes, ils s'éloignèrent et partirent. Je restai un assez long temps immobile, le face contre terre, puis quand je jugeai que le danger semblait écarté, je me débarrassai de mes liens et, après avoir constaté que mon pauvre camarade George était bien mort, je m'éloignai de cet endroit funeste (vers 5 heures du matin).

Je revins sur ces lieux le lendemain matin avec quelques habitants de Laneuveville pour enlever le corps et le déposer à la morgue du cimetière de Laneuveville, après avoir prévenu le maire de cette localité.

Témoignage de Robert Feidt

Mardi 29 août 1944 :

Quatre cents Allemands sont cantonnés dans le village. Ce sont des jeunes recrues relativement correctes. Leur chef, un capitaine, est une brute qui ne pense qu'à incendier et à fusiller. Il a déjà menacé des habitants, en particulier, le maire Monsieur Pierson ; il l'a même empoigné brutalement à la gorge au sujet d'une réquisition. Certains soldats et des sous-officiers affectent des propos défaitistes pour sonder les habitants. On me demande fréquemment si je connais des terroristes. Réponse négative, bien entendu. Depuis le dimanche, les "boches" sont sur le qui-vive ; je les sens inquiets, ils me suivent fréquemment au cours de mes déplacements dans la maison ; ils m'interdisent de stationner

dans les couloirs. Ils ont réquisitionné les cultivateurs, avec leurs chevaux et leurs voitures, pour transporter leurs équipements ; leur ravitaillement en vivres paraît être difficile. Leur départ est proche.

Le lundi et le mardi matin se passent dans l'attente. Enfin, vers 11 heures, on sait que le départ est pour 15 heures. Revenant de chez mon ami Leclerc, je rencontre Couteau Kléber ; il me demande un sac pour mettre du sel. Les Allemands sont nombreux, dans le vestibule de la mairie, un sous-officier est à l'entrée. Voulant pénétrer chez moi, il me refuse l'accès de mon logis. Je n'insiste pas et vais bavarder un instant avec Monsieur et Madame Perrin Maurice. Le sous-officier me rappelle. Croyant à une demande de renseignements, je les rejoins. A deux

pas de lui, il arme sa mitraillette et commande "Passez devant moi". J'ai compris, on m'arrête. Le sous-officier me conduit au capitaine. Deux mots en allemand, un ordre bref. Et mitraillette dans le dos, on me fait passer dans le jardin de Monsieur Pouillet. Là il y a un ancien pigeonnier. Une sentinelle monte la garde, on ouvre la porte et je me trouve enfermé. Là, je trouve deux habitants de Nancy P.M. Quinet et Huchard, qui ont été arrêtés il y a une heure. Acheteurs de mirabelles retournant à Nancy, ils ont été pris et fouillés. Dans un portefeuille, les "boches" ont trouvé un tract sur le Maréchal Pétain. Nous discutons et nous nous donnons des renseignements, pour le cas où l'un de nous serait relâché. Un sous-officier interprète vient nous visiter et demande, à nouveau, leurs papiers aux

Nancéiens. J'en profite pour lui demander le motif de mon arrestation. Réponse brutale : "Cela ne me regarde pas". Vers trois heures, on nous extrait de notre prison, c'est le départ. On nous encadre et nous sommes emmenés. Les habitants du village me regardent partir, sans comprendre, et ne se doutent, même pas, que l'on m'emmené.

Il nous est défendu de parler; cependant je parviens à faire savoir que je suis arrêté mais, soit inertie, soit mauvaise volonté, soit peur de représailles, on ne prévient pas ma femme et quand, traversant fièrement le village, je passe devant mon école, ma femme qui est à la fenêtre de la mairie ne s'aperçoit de rien. Le coeur gros, je quitte mon village; sera-ce pour toujours? Je le crains, à juste titre, et je m'attends, d'un moment à l'autre, à être abattu d'un rafale de mitraillette. Je suis en bien mauvaise tenue pour entreprendre un voyage, j'ai simplement ma chemise, mon pantalon de toile, mon calot et mes pantoufles, dans des sabots de caoutchouc déchirés. En riant, un "boche" en fait la remarque : "S'il lui faut faire beaucoup de kilomètres..".

Cependant, Quinet est encore plus mal accoutré que moi. Il est en short et en maillot, sans veste et nu-tête. Nous bavardons entre nous, faisant déjà des projets d'évasion. Mais le cercle menaçant de fusils qui nous entoure nous invite à la prudence. D'ailleurs, on semble écouter et comprendre notre conversation: les "boches" ont l'arme sous le bras et le doigt sur la détente. Un mouvement à droite ou à gauche, et c'est la mort certaine.

Nous allons vers Fontenoy. Nous traversons le village; des habitants me reconnaissent et sont consternés et je vois bien des yeux se mouiller à notre passage. Nous allons vers Gondreville. A deux cents mètres de Gondreville, près d'un château, nous faisons halte. On nous oblige à nous asseoir et notre escorte

nous surveille toujours; des charretiers du village vont et viennent sur la route. Défense est faite de nous parler. Nous discutons tous trois; une haie est là à 180 mètres, nous la regardons avec envie, derrière elle serait la liberté et la vie, mais pour y parvenir c'est la mort certaine ou presque.

D'ailleurs notre envie d'évasion est vite arrêtée, une sentinelle se place derrière la haie. Adieu liberté. Tout à coup, mon fils Jean vient me voir, il a coupé par un raccourci pour venir me dire adieu et m'apporter un veston pour me protéger du froid. Les Allemands l'ont reconnu; il est accompagné de la fille de la directrice; ils laissent les enfants me parler, mais interdisent à mon fils de me donner le veston; il leur faut alors parlementer pour obtenir l'autorisation de me donner ce modeste vêtement. J'embrasse les enfants, fais des recommandations à mon fils et le renvoie à la maison en lui disant de porter à Villey un peu d'espoir, mais les reverrai-je jamais ?

Le second soir descend, les "boches" vont percevoir leur ration; entre-temps, on a apporté, à Grosjean Gérard, une paire de chaussures pour moi, qu'il parvient à me donner, la sentinelle ayant minutieusement examiné les souliers. La nuit est venue, les "boches" forment la paire pour passer la nuit; il commence à pleuvoir. Quinet grelotte de froid. La sentinelle qui nous garde spécialement s'approche, elle laisse tomber trois cigarettes. Un sous-officier allemand nous fait remettre, en se cachant, à chacun un biscuit. On s'occupe de nous.

Un groupe de soldats et de sous-officiers nous entoure, mitraillette ou fusil sous le bras. Quelquefois je sens le canon d'un fusil nous presser le dos; où allons-nous? Ils sont une douzaine, est-ce pour une exécution? On nous emmène à Gondreville, au château; là, on nous enferme dans une salle borgne, au deuxième étage, deux hommes gardent notre porte dans la pièce à côté. D'heure

en heure, on les relève et on entend le cliquetis des culasses qu'on manoeuvre; d'ailleurs, nous sommes fixés. Huchard qui comprend l'allemand a entendu: "Terroristes, s'ils bougent, tirez dessus!" Quinet est bien content, tout de même, il ne sera pas mouillé et il n'aura pas froid. Un peu d'espoir nous revient.

Pour éprouver nos gardiens, nous demandons un peu d'eau. On accède à notre désir; est-ce un peu de pitié? Je crois plutôt à de la curiosité, car on n'oublie pas, pendant que nous buvons, de pointer un fusil dans notre direction. Nous dormons à même le plancher, tant bien que mal. Vers six heures du matin, nous demandons un peu d'eau, on nous en apporte et, à sept heures, surprise, on nous donne du café; déprimés, mes camarades n'en boivent presque pas, pour moi, prévoyant le pire, j'en prends une grande rasade. Vers 10 heures, on vient nous prendre, deux sous-officiers nous conduisent à un camion qui se rend à Toul et nous accompagnent. A la caserne Forêt-Curial, un capitaine nous reçoit; Huchard veut demander des explications; on lui intime l'ordre de se taire.

On nous emmène en prison, avec ordre formel: "Sans manger et sans boire". Pour moi, je suis mis dans une cellule, tout seul, mes deux camarades, plus heureux, seront ensemble. Un Feldwebel, hargneux et brutal, nous enferme, à coups de marteau sur les verrous rouillés. Ma cellule est nue, affreusement nue, pas de bas-flanc, sur le sol une couche de poussière de charbon que j'écarte avec mes pantoufles, en guise de bâton. Un bout de plancher, mis en coin, me fera un mauvais siège. Par le judas, je vois, par une fenêtre du bâtiment, un bout de la cour de la caserne et je peux observer les allées et venues de soldats qui montent à la cantine, placée en terrasse sur nos cellules. Ironie, on entend parfois la musique d'un appareil de T.S.F. Devant le bâtiment, un soldat est de garde. Enfin, précieux réconfort, nous pouvons causer d'une cellule à l'autre, sans être

obligés d'élever la voix. Vers 14 heures, une serveuse descend de la cantine, avec une pile d'assiettes; nous l'appelons et, malgré la sentinelle qui la menace, elle écoute nos doléances. Nous lui communiquons les adresses de nos familles pour qu'elle les renseigne; elle fera le nécessaire, téléphonera à Nancy, et avertira quelqu'un qui connaît Villey. Malheureusement, la commission en restera là pour moi et l'on ignorera, à Villey, ce que je suis devenu.

Le soir, sur nos instances, on nous emmène faire nos besoins. Pour ma part, ayant aperçu quelques planches dans le couloir, j'en demande une pour me servir de lit; le Feldwebel me la refuse brutalement. Dans cette promenade rapide, menée revolver au poing et fusil braqué, nous en profitons pour examiner les lieux attentivement. Notre bâtiment est une ancienne prison réglementaire, elle est composée de deux cellules et d'une salle de police avec w.c.; on y accède par une porte à deux battants, donnant sur un couloir où s'ouvrent les portes des cellules. Dans ce couloir, il y a des vieux fers et un pic.

Derrière le bâtiment, c'est le rempart abrupt. Sûrs de n'être pas dérangés, nous bavardons; évidemment, nous parlons d'évasion et nous faisons des pronostics. Mes camarades ont une petite poutre et une barre de fer dans leur prison. Mais comme le Feldwebel nous a dit que la Feldgendarmarie viendrait nous chercher, le soir, nous ne mettons rien à exécution; d'ailleurs, la sentinelle monte la garde et, d'heure en heure, on entend manoeuvrer la culasse; c'est la relève. Je réconforte mes camarades, je leur dis que les troupes américaines sont proches et je leur affirme que, jeudi, on doit entendre le canon; sur le mur de ma cellule, j'ai marqué mon passage.

La faim et la soif commencent à se faire sentir. J'essaie de dormir et je m'étends, à même le ciment; c'est dur, c'est froid, c'est humide. Enfin, le som-

meil vient, mais dix fois dans la nuit, je me réveille, transi; je bats la semelle pour me réchauffer un peu et, harassé, je me recouche, pensant anxieusement aux miens que j'ai laissés au village et que, peut-être, je ne reverrai pas; nuit infernale, longue; longue d'attendre l'aube qui amènera un peu de lumière dans ma cellule.

Je ne vois plus la sentinelle se promener devant la fenêtre. Je préviens mes camarades. On observe attentivement; en effet, plus de relève; mes camarades me parlent du bruit du canon que l'on devrait entendre puisque c'est jeudi matin; je ne sais quoi leur dire pour leur redonner du courage. La faim se fait sentir; prévoyant le déclin rapide de nos forces, nous décidons, coûte que coûte, de nous évader la nuit prochaine. Mais on vient nous chercher pour la promenade aux w.c. Les "boches" paraissent furieux, le Feldwebel est furibond. Au retour, chacun observe attentivement la porte du couloir; elle me paraît solide et résistante.

Nous voici seuls. Nous échafaudons notre projet. Mes camarades essaient de desserrer les barreaux situés au-dessus de leur porte, peine perdue. D'ailleurs, il faut prendre des précautions pour ne pas être vus. Comme j'ai une visibilité meilleure, je fais le guet et je préviens de toute arrivée. Il faut renoncer à écarter les barreaux. Pour moi, j'arrive à faire glisser la grille de mon judas et, en passant le bras, j'atteins le verrou; mais celui-ci est fortement bloqué et il me faudrait un instrument pour le faire jouer.

Mes camarades attaquent leur judas avec leur poutre, à petits coups, celui-ci glisse et, comme moi, ils peuvent passer leur bras et faire jouer les verrous. Une joie s'empare de nous d'autant plus que, dans le lointain, on entend un sord grondement. Nous écoutons haletants; c'est bien le canon. La bataille se rapproche. Je constate que les camions et voitures, en stationnement dans la cour du

quartier, partent l'un après l'autre. On n'entend plus la T.S.F., à la cantine.

Vers midi, allées et venues insolites. Les "boches" ont l'air affolé; c'est le déménagement rapide; que va-t-on faire de nous? Quelques civils déménagent la cantine. Nous leur demandons: "Les Américains arrivent?", "Pas encore" nous répond-on.

Vers deux heures, il n'y a plus aucun civil dans le quartier. J'observe les "boches" qui déménagent, en courant, avec leur sac gonflé. Tout à coup, j'aperçois le Feldwebel. Il se trouve, lui aussi, avec une valise et une belle serviette de cuir, fruit de quelque rapine française. Nous entendons, peu après, des coups sourds, des explosions. Nous croyons à l'arrivée des obus américains. Quelques rares Allemands circulent encore dans la cour. Ce ne sont plus les mêmes que tout à l'heure, cela nous paraît être des soldats en action de combat. Prévoyant que, s'ils nous découvrent, ils nous extermineront, nous nous décidons à tenter une évasion.

Pendant que je guette, mes camarades, au prix d'efforts inouïs, ouvrent la porte de leur cellule et me délivrent immédiatement. Quinet fait alors le guet et, avec Huchart, je m'empare d'un pic pour forcer la porte d'entrée, en faisant le moins de bruit possible; pour cela nous profitons de chaque explosion. Celles-ci se rapprochent singulièrement; en voici une toute proche. Je pèse de toutes mes forces sur la porte, mais c'est inutile, elle ne cède pas.

Quinet saute dans la cuvette cassée du cabinet de la salle de police, mais il constate que la porte de la tinette est fermée au verrou et décrète: "Rien à faire par là". Voyant que nos efforts sont inutiles à la porte, je saute, moi-même, dans le cabinet, j'examine la porte de la tinette; elle me paraît en mauvais état. Je prends un pic, je fais une pesée. La porte s'ouvre, avec un bruit sec.

Je passe la tête et je me trouve, nez à nez, avec un officier allemand. Il a une grenade à la main, dans l'autre son revolver. Il a un haut-le-corps. Je sors vite, voyant le mouvement du lancement de la grenade. Le revolver braqué, il me hurle "Terroriste" et tout de suite "Levez les bras". Je m'exécute et lui réponds : "Nix terroriste, pas d'arme".

Rien à faire pour me sauver; s'il n'avait que son revolver, mais c'est sa grenade qu'il balance, menaçante. Résigné, je passe devant lui. Il m'injurie en allemand et tire sur moi. Je sens les balles qui me sifflent aux oreilles. Mais il est énervé, tire mal d'ailleurs. Il marche et je comprends les détonations de tout à l'heure; une épaisse fumée et des flammes sortent de partout. Le commandant a épuisé son chargeur, j'active la marche et je sors de la caserne. Dans la rue, un groupe de "boches", en me voyant sortir bras levés, s'apprête à tirer.

Je me dirige vers eux; il y a là un Obercommandant, je vais vers lui. A quelques mètres, il me crie "Terroriste", je réponds "Nix terrorist, pas d'arme" et je lui montre mes poches. Il me tâte et, rassuré me demande, en français, "Que faites-vous là?". Je lui explique que, civil, j'ai eu peur et que je me suis sauvé dans les abris de la caserne. Il va, peut-être, me lâcher quand le commandant arrive. Il jargonne à son chef, et celui-ci me demande "Que faisiez-vous en prison?".

La situation devient de plus en plus délicate. J'explique hâtivement que, n'ayant pas de papier, on m'a arrêté et je répète toujours "Ni terroriste, ni armes". Mais le commandant s'impatiente; furieux, il me crie "Au mur" et m'indique impérativement l'emplacement. Je sens que la partie est perdue, je pense à tout ce qui m'est cher, mais je ne faiblirai pas et je montrerai à ce "boche" qu'un Français sait mourir. Le commandant m'interpelle. "Vous étiez seul?"; sans hésiter "Oui!" A quoi bon être à trois, un seul suffit pour le grand voyage.

Une ultime protestation : "Je ne suis pas terroriste". Je suis au mur, le commandant est en face, le revolver braqué sur moi. Là-bas au coin de la cathédrale, j'aperçois le casque blanc d'un agent de police. Bras tendu, le revolver monte à la hauteur des yeux, puis, brusquement "Retournez-vous!". Une seconde d'hésitation. Puis j'obéis, à tout hasard. Je vais crier une dernière fois : "Vive la France!".

Je sens avec force, impérieusement, ce cri monter à mes lèvres, quand j'entends jargonner dans mon dos. C'est le commandant qui donne des ordres à son chef. Je tourne la tête, guettant la décision. L'Obercommandant lève les épaules d'un air désintéressé. Un ordre : "Allez!".

Je tourne la tête, le commandant me fait signe de partir devant lui. Il manie sa grenade de façon menaçante. Ai-je échappé au revolver pour étreindre la grenade? Au pas, sans hâte, je prends le milieu de la rue et je vais droit devant moi. A dix mètres de l'officier, le revolver entre en action. Les balles sifflent à nouveau. Me manquera-t-il, l'imbécile? Je lorgne la rue transversale. Elle est encore à trente mètres au moins. Arriverai-je jusque là? Insensiblement, je me rapproche du coin de la rue. On ne tire plus. Sans doute met-on un nouveau chargeur. Encore quelques mètres à parcourir. Un siècle passe. Allons! Un départ de cent mètres, un galop furieux. Sauvé. Les "boches" ne m'auront plus maintenant, le coin du mur est passé.

Des gens sont au bout de la rue Qui-Qu'en-Grogne. Je les rejoins, anxieux. Le groupe demande: "Et vos camarades?". Ils sont encore en prison, mais les "boches" n'en savent rien! "On brûle où vous êtes?" - "Pas encore". Je m'engouffre dans une maison chez de pauvres gens. Je suis au premier étage.

"De l'eau s'il vous plaît!" On m'apporte un seau, faute de verre, je bois à

même. Elle est délicieuse. Braves gens, ils n'ont rien et m'offrent du pain et du fromage. Dans une armoire à glace, je me regarde. Est-ce bien moi? Je suis noir comme un ramoneur, et j'ai les traits terriblement tirés. Dans mon seau, je me dégrasse avec un peu de savon. Puis, je demande un coiffeur pour me changer de visage.

Je descends dans la rue; on me questionne, mais ne voulant pas me faire remarquer, les "boches" étant toujours à Toul. Je ne désire qu'une chose: "Qu'a-t-on fait de mes camarades?" On ne peut me répondre. Le coiffeur m'entraîne; il baisse le rideau de fer de sa porte et nous voilà seuls. Questions diverses en me rasant et, dix minutes après, je ne me reconnais plus. L'addition, on ne veut pas en entendre parler, bien plus, madame m'invite à une collation : deux oeufs, quelques légumes, un verre de...

Je suis chez Monsieur Thenance où on m'offre, tout de suite, une hospitalité généreuse. On me fait chauffer de l'eau pour une toilette plus complète.

Quand je parle de partir, on se fâche! "Vous resterez ici tant que les Allemands seront là"- "Mais vous risquez gros en m'hébergeant!" - "Qu'importe". Je n'ose refuser tant de générosité et je reste chez ces bonnes gens, plein de reconnaissance. Monsieur Thenance va aux nouvelles et, tout heureux, quelques minutes après, il m'annonce que mes camarades ont été libérés par la police toulousaine et sont en lieu sûr.

Choyé, dorloté, je reste ainsi jusqu'au samedi matin. Monsieur Thenance, parti aux nouvelles, m'annonce qu'il n'y a plus de "boches" et que les F.F.I. se forment. Alors, je quitte cette maison, si hospitalière, et je m'en vais, place de la République, où le devoir m'appelle.